



Le patient anglais

The english patient
de Anthony Minghella

Fiche technique

USA - 1996 - 2h40

Couleur

Réalisation et scénario :

Anthony Minghella
d'après le roman de
Michael Ondaatje

Musique :

Gabriel Yared

Interprètes :

Kristin Scott Thomas

(Katharine)

Juliette Binoche

(Hana)

Ralph Fiennes

(Le comte Almasy)

Willem Dafoe

(Caravaggio)

Naveen Andrews

(Kip)

Colin Firth

Julian Wadham

Jurgen Prochnow

Kevin Wthely

Clive Merrison

Nino Castelnuovo

Hichen Rostom

Peter Ruhring



Ralph Fiennes (Le comte Almasy)

Résumé

1945, dans une villa toscane désaffectée, une jeune infirmière veille sur son unique patient, un aviateur anglais épouvantablement brûlé dans un accident. Ils sont bientôt rejoints par un soldat sikh chargé de déminer la région et un voleur professionnel devenu agent des forces alliées. Des personnages dévastés par la guerre, en quête de paix, de souvenirs, ou de morphine.

Critique

Très loin de ses deux premiers films (**Truely, Madly, Deeply** et **Mr. Wonderful**), Anthony Minghella a voulu, en adaptant lui-même le roman homonyme de Michael Ondaatje, revenir avec **Le patient anglais** aux grands films épiques sur l'Angleterre coloniale qui ont fait la gloire du cinéma britannique, des productions Korda au **Lawrence d'Arabie** de David Lean. L'époque n'est plus la même, avec un Empire en ruine, ni le cinéma qui lorgne comme ici vers la série télévisée de luxe. La longueur du moins - deux heures quarante - témoigne d'un désir de saga et le scénario

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

aussi, qui opère des va-et-vient dans le temps et l'espace entre le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, et la Toscane, en 1945, où Hana (Juliette Binoche), une infirmière d'un hôpital militaire canadien, soigne un «patient anglais» (Ralph Fiennes), momie vivante aux brûlures profondes. Ce dernier - en fait, un noble hongrois, le comte Laszlo Almasy - se souvient de sa rencontre dans le désert avec une femme mariée (Kristin Scott Thomas), de leur liaison passionnée, puis de la mort de l'être aimé, le tout sur fond d'espionnage et de fausses identités. Chaque comédien fait impeccablement son travail, même si Juliette Binoche se voit offrir un personnage sans véritable épaisseur, les ingrédients du romanesque sont habilement mis en place, mais l'ensemble de l'entreprise semble trop formaté, calculé, et les rôles secondaires manquent par trop de relief. Là où la conviction donnait à un David Lean un véritable souffle, sans parler de son sens de la composition visuelle, ici singulièrement absent malgré le savoir-faire de John Seale, on ne trouve dans le travail de Minghella qu'application laborieuse et ennui distingué, traits associés trop souvent à tort avec le cinéma d'outre-Manche. Mais la recette a fonctionné. La critique et le public américains ont fait un triomphe à ce produit hollywoodien, imitation presque parfaite du style Old England, comme l'an dernier **Raison et sentiments** du Taiwanais Ang Lee. Et ce **Patient anglais**, gourmé et policé avec sa guerre sans aspérités, a raflé douze nominations aux Oscars, soit six fois plus que le mal élevé **Larry Flynt**, sans parler de **Mars Attacks !** et de **Tout le monde dit I Love You**, totalement oubliés. Un nouvel exemple du culturellement correct.

Michel Ciment
Positif n°434 - Avril 1997

L'aventure romanesque, c'est une idée de cinéma en perdition. Des dizaines de films l'ont dévaluée, à force de redondances émotionnelles standardisées, de surenchères esthétisantes gratuites et de personnages réduits à l'état de clichés. La bonne nouvelle, c'est qu'un metteur en scène, le Britannique Anthony Minghella, soit retourné aux sources d'un genre déprécié pour en affronter délibérément tous les pièges. Et qu'il les ait déjoués avec une élégance qui n'était plus de mise depuis un bon bout de temps...

On n'aurait, pourtant, pas donné cher du canevas de ce **Patient anglais**. Fin de la Seconde Guerre mondiale. Un avion est abattu par les Allemands au-dessus du Sahara. Le pilote, recueilli par des nomades, a été confié à l'armée britannique qui remonte vers le nord de l'Italie, et la victoire finale. Cet homme au corps calciné et au visage atrocement brûlé est sans souvenirs, sans identité et, accessoirement, il n'a qu'une chance sur mille de survivre... C'est à ce fantôme en sur-sis qu'une infirmière canadienne, Hana (Juliette Binoche), va s'attacher. De toute façon, il ne peut rien lui arriver de pire : elle vient, coup sur coup, d'apprendre la mort au combat de son fiancé et de voir sa meilleure amie sauter sur une mine ! Réfugié dans les décombres d'un monastère toscan, ce couple en perdition s'installe pour le plus improbable des face-à-face...

Le film se développe lentement, sans que l'on perçoive la direction qu'il va prendre. Le flottement n'est pas l'effet d'une maladresse : il reflète de manière très adéquate ce qui se trame. Un livre que le blessé traînait avec lui, quelques mots, une lueur dans le regard de l'homme qui souffre... un intrigant puzzle se met en place : le passé du «patient anglais», en fragments disjonctés, arrachés à sa mémoire en miettes, filtrés par la douleur, les effets de la morphine, les attentions d'Hana. On était dans la guerre, avec son horreur au quotidien. A coups de flash-back, la fresque, insensible-

ment, prend de l'ampleur, change de couleur. Nous voilà dix ans en arrière. Le «patient», dont on apprend bientôt qu'il n'est pas soldat anglais mais comte hongrois, le comte Almasy, était un fou de désert, un savant géographe. Un jour lui est apparue la femme de sa vie : Katharine (Kristin Scott Thomas), blonde et belle, lustrée par la fortune et l'éducation. Exactement ce rêve de femme inaccessible comme on n'en voit qu'au cinéma...

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : de cinéma. De romanesque cinématographique poussé dans ses retranchements, là où l'amour, même le plus exalté, se heurte tôt ou tard à l'Histoire, au devoir, au destin. Dans ces parages-là, avec les grands mots et les grands sentiments, il faut craindre la grandiloquence. Le réalisateur Anthony Minghella le sait, le sent, mais il plonge. Il ose de grands morceaux de bravoure quand l'existence de chacun est près de basculer. Ainsi cette fantastique tempête de sable nocturne au cours de laquelle Katharine et le comte Almasy échangeront les premiers signes furtifs d'une passion naissante. Ce moment clé illustre exactement ce que cherche Minghella - et réussit le plus souvent : capter l'émotion la plus ténue dans un cadre qui appelle, par contraste, l'effet spectaculaire.

Plus périlleux encore : il trace, en parallèle, une autre histoire d'amour, celle d'Hana, l'infirmière, et d'un soldat britannique portant turban, un Sikh (Naveen Andrews), spécialiste du déminage, surgi un beau matin dans le monastère de Toscane. Gestes discrets, élans simples, épure de sentiments : bien plus qu'un «truc» de scénario, ce bref interlude de bonheur dans la guerre (ponctué par une scène de pure magie visuelle qui est aussi un moment de cinéma inspiré tout court) est un parfait contrepoint. L'aller-retour, très calculé, entre ces deux versants de la passion amoureuse, flamboyante d'un côté, sans artifices de l'autre, achève d'arracher le film aux conventions pseudo-romantiques qui le

menaçaient.

Certes, on est assez loin du roman magnifique de Michael Ondaatje, dont est tiré le film : sur une trame éclatée, l'auteur faisait vivre des personnages insaisissables, dans un style ciselé, de haute volée littéraire. Difficile de prendre un tel texte au mot. Anthony Minghella a trouvé une voie originale pour simplifier le récit sans l'appauvrir et faire vibrer les sentiments extrêmes sans les caricaturer. Quand l'intelligence s'en mêle, le romanesque «à l'ancienne» a un de ces charmes tenaces qui font le prix d'un cinéma authentiquement populaire, de plus en plus rare.

Jean-Claude Loiseau
Télérama

Les 60 meilleurs films 1996-1997

Pour réussir un grand film romanesque moderne et sophistiqué, prenez : une guerre, un désert, une ville exotique, une trahison, de belles actrices et de beaux acteurs, un amour impossible, une musique romantique. Nous sommes en 1997, il n'est pas question d'appliquer les recettes à l'ancienne de **Lawrence d'Arabie**, encore moins de **Casablanca**. Choisissez vos ingrédients dans un roman qui lui-même joue sur la perspective : «l'après» (un homme défiguré se souvient dans une villa toscane) étant supposé donner du relief à «l'avant» (le même, encore beau, survole l'Égypte, trace des cartes et tombe amoureux).

Faute d'invention, vous aurez cette navette entre vieilles pierres et sable chaud. Faute de souffle, une tempête au bivouac. Et si le recul pris par le récit empêche de s'attacher aux personnages, donnez-leur des visages aimables et vifs, aux femmes surtout (Kristin Scott Thomas, les cheveux pour une fois lâchés, Juliette Binoche, épataante infirmière). Mais gare aux facilités du genre, à l'émotion vulgaire, à

l'intrigue haletante ! Gardez-vous des embrasements du mélodrame, de la flambée des sentiments (un grand brûlé suffit). En fait, prenez tout bonnement le livre, illustrez-le avec un soin d'aquarelliste, couvrez même les pages d'un papier calque, cela fera encore plus joli. Dégustez tiède, si l'on peut dire.

Ces indications, les co-chefs Zaentz (producteur) et Minghella (réalisateur-adaptateur) les ont, semble-t-il, suivies à la lettre. Et leur **Patient anglais** restera comme l'idée (moderne et sophistiquée) qu'on se faisait d'un grand film romanesque en 1997. Tant pis pour les gros appétits.

François Gorin
Télérama

Les 60 meilleurs films 1996-1997

Un grand beau film comme on n'en fait plus. S'il y a deux sujets dont on a peine à croire qu'il soit encore possible de faire du neuf avec, c'est bien la Seconde Guerre mondiale et les histoires d'amour tragiques. Tout n'a-t-il pas été, depuis un demi-siècle pour l'un, la nuit des temps pour l'autre, conté, écrit et vu ? Le tour de force du livre d'Ondaatje, publié en 92, était de porter sur ces deux écueils romanesques un regard et un souffle aussi étranges qu'inédits. Impressionnantes par ses décors, ses histoires et ses personnages, les 400 pages de ce roman écrites par petites touches laissaient entrevoir au lecteur imaginaire une floraison d'images grandioses et de scènes très cinématographiques. Mais les lecteurs pointilleux le savent : qui dit grand roman ne dit pas forcément grand film. Pour traduire sans paraphraser, adapter sans décevoir et résumer en un film ce qui semblait à peine pouvoir tenir dans une énorme saga, il fallait un fin producteur de l'envergure d'un Saul Zaentz, qui avait déjà relevé cet exploit adaptatoire avec **L'insoutenable légèreté de l'être**

(87), de Milan Kundera. Lequel Zaentz en confia l'écriture et la direction à Minghella, écrivain également et réalisateur de **Truely, Madly, Deeply** (90).

Le travail de Zaentz et de Minghella sur le livre - effectué en collaboration étroite avec Ondaatje - peut apparaître comme un modèle du genre. N'hésitant pas à rentrer dans l'histoire, surlignant certains passages, passant d'autres à la gomme, il en restitue les saveurs sans pour autant en respecter linéairement les ingrédients. Le principal étant d'ailleurs un casting idéal mais pas vraiment flagrant à la lecture du livre. Dans la peau rétamée du patient, Ralph Fiennes apporte un soin et une droiture qui rajoute au mystère tragique de son personnage. Le travail effectué par les maquilleurs y étant sans doute pour beaucoup : de la même manière que ses douleurs s'estompent au fil des prises de morphine, la vision d'horreur que suscite la vue de ses brûlures s'apaise au gré des minutes. Juliette Binoche, en infirmière dépassée par la douleur, s'affirme à nouveau comme une actrice de drame tout en douceur et retenue. Et Kristin Scott Thomas, dont on ne se lasse pas de la présence naturelle à l'écran, campe une Katharine Clifton difficilement oubliable.

Devant l'élan et la beauté que le film dégage sur un écran, les comparaisons avec les meilleurs longs métrages de David Lean ne tarderont pas à fleurir. Comparaisons d'autant moins hors sujet que le film dure 2h40 et que les décors, costumes, photo et musique sont au niveau. Si l'on peut regretter une certaine retenue dans la réalisation, il est clair que le film s'inscrit en droite ligne dans cette veine cinématographique. Au point qu'il fut déjà écrit que le monde pouvait se séparer en deux parties distinctes : ceux qui ont pleuré devant **Le patient anglais** et ceux qui n'ont pas. La co-habitation risque d'être difficile.

Diastème

Première - Avril 1997

C'est avec des valises de mouchoirs qu'on partait à la projection du mélo humidifiant annoncé, croulant par ailleurs sous une avalanche de nominations aux Oscars (douze !) et de critiques américaines dithyrambiques. On allait voir ce qu'on allait voir. Résultat : on sort de là aussi sec que le désert filmé à perte de vue, épuisé (ça dure exactement 160 minutes, et on sent chacune passer avec la légèreté d'un tank sur un pont suspendu)... Surtout, on ne comprend pas bien ce qu'Anthony Minghella veut nous signifier. Que la Tunisie est une destination de vacances sympa ? Mais alors il fallait enlever les scènes de guerre et faire plus court : les pubs de voyageur ramassent leur message en 30, voire 15 secondes. Après le Sahara, Tunis, Stax et El Mahdia, Minghella nous emmène à Venise, à Rome et en Toscane. D'où un *jet-lag* incessant qui n'aide pas à raccrocher à un scénario plus embrouillé que la piste du désert. Quoi d'autre ? Que la guerre, c'est affreux et que l'amour, c'est compliqué ? ou l'inverse ? Pourquoi pas, mais sur des thèmes aussi rebattus, le minimum syndical est de faire preuve d'un peu d'originalité. Ou de connaître ses classiques pour ne pas tourner les mêmes scènes, en moins bien. (Petit jeu entre amis cinéphiles, retrouver la matrice de chaque scène : ici **Casablanca**, là **Le grand sommeil**, ailleurs **Morocco**, plus loin **Mogambo**...) Que même les plus grands acteurs peuvent se casser la gueule sur des rôles impossibles ? Gagné : Willem Dafoe cherchant vengeance est à peu près aussi sobre que Michel Serrault dans la scène de la biscotte de **La cage aux folles**. Que sous son maquillage de grand blessé, Ralph Fiennes est aussi méconnaissable que John Hurt dans **Elephant man** ? Gagné : dans la scène ultramétaphorique où la dégustation d'une prune est censée figurée toute la beauté du monde, le jeu de la prune est plus vivace que le sien. Fils naturel (plutôt très artificiel) de **Lawrence d'Arabie** et d'**Out of**

Africa, matiné d'**Ali Baba et les quarante voleurs**, **Le patient anglais** permet d'apprécier à leur juste valeur les acteurs de ces trois films : David Lean, Sidney Pollack et Jacques Becker. Reste aussi à lire l'excellent roman de Michael Ondaatje (chez L'Olivier) dont est tiré ce navet blet.

Olivier Nicklaus
Les Inrockuptibles

Le réalisateur

Après dix années d'écriture pour le théâtre et la télévision, Anthony Minghella fait ses débuts au cinéma en 1991 en tant que scénariste et réalisateur avec le long métrage **Truely, Madly, Deeply**, une histoire d'amour qui est aussi une histoire de fantôme. Ce film, dans lequel jouent Juliet Stevenson et Alan Rickman, a été couronné par de nombreux prix dont un BAFTA du meilleur réalisateur et le Prix du Writer's Guild of Great Britain. L'institut du film australien lui a donné le Prix du meilleur film et le London Film Critics Circle a attribué à Minghella le Prix du Meilleur espoir. En 1993, Minghella réalise son second long métrage, **Mr Wonderful** avec Matt Dillon et Mary Louise Parker.

Né de parents italiens en 1954 sur l'île de Wight, Anthony Minghella donne des conférences à l'Université de Hull jusqu'en 1981, date à laquelle il commence sa carrière d'auteur de théâtre. En 1984, il est cité comme l'écrivain le plus prometteur de l'année par les London Theatre Critics pour trois de ses pièces : *A little little drowning*, *Love bites* et *Two planks and a passion*. Deux ans plus tard, les London Critics honorent *Made in Bangkok* comme la meilleure pièce de l'année. Sa pièce radiophonique *Hang up* remporte le Prix d'Italia en 1988. Une autre de ses pièces

radiophoniques *Cigarettes and chocolate* a été, entre autres distinctions, finaliste au Prix d'Italia en 1989. Anthony Minghella a écrit les neuf téléfilms de la série **Storyteller** pour Jim Henson et la NBC qui a remporté plusieurs Emmy. Il a aussi écrit un autre film pour la même équipe, **Living with dinosaurs**, qui a reçu un Emmy international en 1990. Il est toujours consultant pour Jim Henson Productions.

Filmographie

Truely, Madly, Deeply	1990
Mr. Wonderful	1993
The english patient Le patient anglais	1996